Préface

Vingt ans après la guerre d'Espagne, des hommes ont voulu se réunir pour dire leur fidélité à la République vaincue. Le temps ni l'oubli, qui sont les grands auxiliaires des réactionnaires de droite ou de gauche, n'ont rien pu contre cette image intacte, en nous, de l'Espagne libre et enchaînée. La Deuxième Guerre mondiale, l'Occupation, la Résistance, la guerre froide, le drame algérien et le malheur français d'aujourd'hui n'ont rien enlevé à cette sourde souffrance que traînent les hommes de ma génération, à travers leur histoire haletante et monotone, depuis le meurtre de la République espagnole.

Mais justement notre histoire a commencé avec cette guerre perdue, l'Espagne a été notre vraie institutrice. Nous avons appris d'elle, alors, que l'histoire ne choisissait pas entre les causes justes et injustes et qu'elle se confiait à la force quand elle ne s'abandonnait pas au hasard. C'est faute d'avoir assez réfléchi à cela, ou faute peut-être d'en avoir vraiment souffert, que des hommes de gauche ont pu chercher leurs valeurs dans l'histoire elle-même. Le culte de l'histoire ne peut être rien d'autre que le culte du fait accompli. Comme tel, il ne cessera jamais d'être déshonorant. Si ce qui dure a raison, alors Franco depuis vingt ans figure le droit et Hitler a failli avoir raison pour mille ans. Après cela, on peut accueillir la Phalange à l'ONU et disserter des droits de l'homme dans la capitale de la censure.

On ne trouvera ici, au contraire, que des hommes qui n'ont jamais cessé de donner tort à Franco, qui ont refusé de donner raison à Hitler, fût-ce pendant un an, et qui ont déboulonné Staline bien avant que ses complices aient songé à prendre une clé anglaise. Ceux-là ne se prosterneront pas devant l'histoire, n'y verront jamais que le lieu où

l'on entre les armes à la main, le temps où la liberté doit à la fois se défendre et s'édifier, le destin qui doit être transformé toujours et jamais subi. Ceux qui, de 1936 à 1939, ont compris cela, n'en finiront pas de rendre à l'Espagne ce qu'ils lui doivent.

Refuser le fait accompli et aborder en même temps de front la réalité historique, une telle leçon ne va pas sans conséquences. Elle nous empêche de nous reposer sur nos fidélités et d'accepter les conforts de la mélancolie. Elle nous interdit de fuir ni d'adorer l'histoire. En même temps qu'à rejeter inlassablement le compromis et l'agenouillement, elle nous invite à lutter sans trêve pour l'ordre que l'esprit et le cœur sont seuls à concevoir en face de l'histoire. Il faut donc dire, malgré tous les ricanements, qu'il s'agit d'une leçon d'honneur. Et que pour avoir oublié ou méprisé cet honneur, la révolution du XX^{e} siècle s'est condamnée à l'abjection.

Aujourd'hui où, vingt ans après l'effondrement, l'Espagne bouge, la fidélité doit sans doute être réaffirmée. Mais, en même temps, la lutte doit continuer sans laquelle toute fidélité n'est qu'un rêve malheureux. Ces ouvriers de Navarre et de Biscaye, ces étudiants de Madrid, nous ne pouvons leur rester fidèles sans leur être solidaires et secourables. Devant leurs protestations, les étudiants de Paris et nos syndicats sont restés silencieux et ils ont manqué ainsi à leurs devoirs les plus impérieux. Sans doute ils sont démoralisés, et là encore l'Espagne illustre de façon privilégiée leur désarroi. Quand Washington et Moscou ne s'accordent que pour recevoir Franco dans le concert des nations dites libres, ceux qui prennent leurs ordres ou placent leur espoir dans ces capitales ne peuvent être que désorientés. Mais ceux qui ne reçoivent d'ordre que de l'esprit de liberté n'ont aucune raison de l'être. Le maintien de Franco au pouvoir marque depuis des années

l’impardonnable échec de la politique occidentale et depuis quelque temps l’égarement cynique de la politique orientale. Dans l’histoire de notre temps, rien n’aura été plus clair que cette trahison, plus éclatant que cette injustice. Que cette clarté du moins nous aide à réveiller les dormeurs, à réunir nos rares intellectuels libres et nos syndicalistes indépendants, pour manifester aux étudiants et aux ouvriers d’Espagne qu’ils ne sont pas seuls.

Il semblait que rien jusqu’ici n’ait pu coaguler l’espoir des opprimés d’Espagne. La pauvreté des doctrines que nous avions à leur proposer, la trahison des partis, la politique dégradée des nations, les enfonçaient chaque jour un peu plus dans la solitude et la nuit. Mais la mort d’Ortega y Gasset a rappelé aux étudiants que ce grand philosophe a placé la liberté, ses droits et ses devoirs, au centre de sa pensée. Dans le même temps, l’économie franquiste réduisait les ouvriers du Nord à une misère telle qu’ils ne pouvaient plus trouver de dignité que dans la révolte. Le jour où l’intelligence, selon sa vocation, se voue aux luttes de la liberté, pendant que le travail refuse d’être plus longtemps avili, ce jour-là l’honneur et la révolte commencent de mettre un peuple en marche. Notre fidélité alors ne s’adresse plus au fantôme d’une Espagne vaincue, mais à l’Espagne de l’avenir dont il dépend de nous aussi qu’elle soit celle de la liberté.

Albert Camus